

# ***Une certaine espérance***

Texte amorcé par  
***Alain Routhier***

Collaboratrices  
***Christiane Guindon***  
***Josiane Klassen***  
***Nathalie Binette***

Collectif LES VRAIS SEMBLABLES

VIII<sup>e</sup> course à relais  
***Collectifs d'écriture de récits virtuels de l'Outaouais (CERVO)***  
Été 2018

## Première partie – *Alain Routhier*

Juin 2018

Assis à la table extérieure, dans l'espace ombragé, protégé du soleil de ce début d'après-midi, Claude pianote allègrement sur son portable. Il est heureux, serein, apaisé. Il ose commettre ce récit qui le hante depuis si longtemps : une véritable renaissance.

Son cœur est joyeux, à l'aise. Sentiment nouveau, merveilleux, auquel il prend goût. En ce parfait après-midi défile le long chemin parcouru : combats intérieurs au quotidien, victoires partielles, cinglantes défaites, longues périodes d'absence volontaire alimentée à l'alcool, le flânage sur Internet et ... Netflix.

Le sombre itinéraire débute à la jeune adolescence. Pensionnaire en collège privé, il a de longs entretiens avec le directeur de conscience de l'établissement, seul palliatif aux effets dévastateurs d'un père émotivement absent. Seules de rares manifestations d'un semblant d'amour filial sont possibles. Quant à la mère, elle n'est pas vraiment outillée pour accueillir le malaise ; il ne faut surtout pas parler de ces choses.

Avec solitude, retrait social et tourment intérieur comme seuls compagnons, c'était déjà, il le pressentait bien, le début de la vague existentielle de toute une vie. À 17 ans, deux grandes épreuves, deux coups du sort le définissent et le structurent implacablement : suicide de sa sœur, puis rupture d'avec la presque fiancée, qui ne veut plus de lui, trop profondément atteint qu'il est par l'inexplicable et définitive absence.

À 63 ans, il ressasse encore ces deux deuils qu'il n'a jamais su faire. La mélancolie existentielle est d'une fidélité implacable. Personne pour simplement lui dire : « Je suis là, et j'entends ta souffrance. »

Quelques années plus tard, il termine ses études universitaires. L'amour a un nouveau visage. La belle perçoit sa bonne nature ; il y aura mariage à l'église. Pas son choix à lui, mais un ultimatum de la belle-mère. Il aurait opté pour la cohabitation. Pas le choix, car sinon il ne la reverra plus. Il hésite, puis opte pour l'approche du ' bon gars '. Jusqu'au mariage, il y aura quelques caresses intimes, sans plus : la belle trouve merveilleux d'attendre.

Comprenez sa surprise lorsque, lors de la nuit de noces, amoureux, tendre et attentif, il entend : « Il n'y a pas un homme qui va me pénétrer, tu es mieux de te faire à l'idée. » Il permet au temps de faire œuvre utile, puis apprend au bout de quelques mois que la belle a un amour... de deux fois son âge ! Il est perdu, dévasté. Elle revient les cheveux défaits, encore dans l'odeur de son amour. Personne à qui parler, quelqu'un qui lui dirait tout simplement : « Je suis là ; j'entends ta souffrance .»

Le divorce suit, seule issue possible. Le ‘ mariage ’ aura duré neuf mois. Viendront de nombreuses relations passagères. Il a mal et se console comme il peut. Il joue désormais sa vie et sa survie envers et contre tous, ce qui le rend méfiant, inquiet et incapable de véritable ouverture à l’autre.

Toujours cette triste mélancolie quotidienne, implacable. Personne à qui parler, quelqu’un qui lui dirait tout simplement : « Je suis là ; j’entends ta souffrance. » Il persiste à chercher LA femme. L’insécurité, le refus d’encore souffrir et une épaisse coquille d’autoprotection font de lui un être fermé, contrôlant et acariâtre. Les belles n’endurent pas cela !

Puis, il y a quelques années, à l’aube de la soixantaine, il réalise qu’il est grand temps de régler ses choses à lui, de stopper la fuite en avant, de cesser de demander aux autres de le sortir de lui-même. C’est ainsi qu’en ce parfait après-midi, récapitulation et état de la situation complété, il envisage avec confiance son dernier tiers de vie.

Il goûte pleinement le chemin de la rencontre à soi, la pleine responsabilité, l’audace de voir et le courage d’agir. Depuis bientôt près de trois ans, le parcours se bonifie ; les périodes de tempêtes sont plus courtes, moins violentes. L’anxiété, la dépression ne lui collent plus continuellement à l’âme.

Dans quelques semaines, il partira en camping avec Tango, son merveilleux compagnon canin. Pas de projet précis, si ce n’est que de rouler vers l’est puis le sud, en suivant la rive du fleuve, en communion avec les éléments et présent à ce qui sera. Au retour, il aura une première “date” avec Linda, une gentille et jolie personne... La maison sera dégagée, réparée, rafraîchie... Le bateau rénové... Il fera une longue randonnée pédestre au Népal en octobre 2019... Bref, la vie s’annonce bonne et belle, s’il n’oublie pas... L’écriture au quotidien devrait lui permettre de se rappeler... s’il n’oublie pas ...

## Deuxième partie – **Christiane Guindon**

Au fil des mots de son préambule, il se sent tiré en arrière; il doit revivifier des émotions, dire les non-dits, mesurer le vraisemblable aux faux-semblants. Coucher par écrit les sources d’une mélancolie omniprésente lui permettra de dompter les dernières fibres de souffrance enfouies.

Un récit comme défouloir, une antichambre de la lucidité qui lui révélera des vérités, sans artifice. Et il se souvient....

### Ébauche du chapitre 1 – Juin 1972 – Ma sœur

*« Quand j’ai eu 12 ans, l’été avant d’entrer au pensionnat, j’ai vécu une expérience insolite avec ma sœur Jolianne de 3 ans mon aînée. En 67, nous avons fait du stop depuis Hull pour nous rendre à l’Expo, à Montréal. J’étais à la*

fois nerveux et exalté. Où avait-elle pris l'argent ? Dans le portefeuille de papa ! il ne s'en rendra même pas compte, il est encore saoul, m'avait-elle lancé avec, aux lèvres, un joint de marijeanne. Oui mais maman va nous chercher, continuais-je. Pas certaine qu'elle se rappelle notre existence. Allez ! Arrête de faire le bébé et amusons-nous !

Mon passeport de l'Expo en main, je me suis laissé entraîner partout sur le site, deux jours durant. Je me souviens notamment du minirail bleu qui nous menait dans les entrailles de la boule de tubulure de métal qu'était le pavillon des États-Unis. On pouvait admirer tous ces trucs de la mission Apollo – moi aussi je voulais devenir astronaute ! Et il y avait bien sûr une affiche gigagéante de Marilyn dont j'avais une réplique miniature dans mon scrapbook. J'ai pris une tonne de photos avec le Kodak que ma grand-mère m'avait offert pour mon anniversaire.

Nous avons dormi à la belle étoile. Nous étions libres comme l'air, faute d'encadrement et de limite. Ma sœur était, bien malgré elle, ma bouée dans la tempête familiale. C'est le plus bel épisode de ma vie avec elle.

Jolianne était belle, frivole et rien ne l'arrêtait. Son sourire était à ce point ravageur qu'autant les filles que les garçons tombaient instantanément amoureux d'elle.

Mais quand l'euphorie laissait place à l'abattement le plus complet, elle n'était plus que l'ombre d'elle-même pendant un long moment. Je n'y comprenais rien et, au fil des ans, son éloignement est devenu aussi grand que mon incompréhension.

Après 4 ans au collège Bourget de Rigaud, j'en ai eu assez. À 16 ans, j'étais assez dégourdi, malgré ma gêne, pour prendre mes propres décisions. Je me suis trouvé un petit boulot d'été et j'ai commencé ma 5<sup>e</sup> secondaire à la polyvalente de Hull, à deux pas de chez nous. Mes profs étaient sympathiques et ils venaient fumer avec nous dans le petit boisé. Mais le plus fantastique, c'est qu'il y avait plein de belles filles dans ma nouvelle école, dans ma nouvelle vie.

Une en particulier. Sylvie. Belle comme le jour, délicieuse et sucrée comme un bon sunday au chocolat. Mon premier grand amour.

Après notre bal des finissants, passablement amochés, Sylvie et moi sommes retournés chez nous pour finir la soirée en beauté. Aux petites heures, je suis sorti me farcir une clope. Je me suis dépêché parce que j'avais hâte de retrouver mon amoureuse qui m'attendait dans ma chambre. Je l'ai plutôt surprise dans la salle de bain, bien affairée dans les bras de ma sœur. Je ne sais plus ce qui s'est produit par la suite, sauf qu'à mon réveil, je découvrais ma sœur, une aiguille dans le bras, l'écume à la bouche. Elle était morte d'une surdose. Un mot, gribouillé à côté d'elle : excuse-moi mon frère, je t'aime.

J'ai hurlé ma vie. Mon abattement était aussi infini qu'indéfinissable. La mort avait pris à ce point toute la place que j'en ai occulté l'incartade de ma

*copine. Mais lorsqu'on ne soigne pas ses blessures, elles finissent par grandir et s'infecter.*

*Après de nombreuses querelles, j'ai laissé porter l'odieux de notre rupture à Sylvie et, par la suite, j'ai invariablement saboté toutes relations, de peur de m'attacher à quelqu'un qui finirait par me mentir, ou pire, m'abandonner en se suicidant... »*

Les réminiscences et les émotions de Claude se précisant au fil des mots, les larmes soudain intarissables lui brouillent la vue. Il les laisse couler en silence, les mains sur les yeux, les coudes sur la table. Après le flot, le ressac, l'apaisement.

Devrait-il rechercher quelqu'un de l'entourage de Jolianne qui pourrait lui parler d'elle ? Ou ne rien remuer et laisser être ?

Tango vient toucher le bras de son maître de sa truffe humide, comme pour lui dire « je suis là, si tu as de la peine » ... Telle une déferlante, les souvenirs se sont faits vifs, s'étonne Claude. Il est content. Mais il reprendra l'écriture demain. Son toutou réclame une promenade avant le souper. Il fait tellement beau...

## Troisième partie — ***Josiane Klassen***

Depuis deux semaines Claude vit comme un somnambule. Il se lève, déjeune, promène Tango, sans répondre à ses pressantes invitations à emporter la balle, source de jeux partagés. Puis, une fois rentré à la maison, il part au bureau avec le même air abattu que son chien privé de sa joie quotidienne. Par chance, son travail en informatique demande toute son attention ; il n'a pas le temps de penser. Il resterait bien au-delà des heures normales, mais il sait que Tango a besoin de sa sortie pour répondre à ses besoins naturels. Heureusement, demain sera le premier jour de ses vacances. Trois semaines à passer avec lui-même lui fait peur, mais rester dans le connu du quotidien est pire encore. L'envie de boire est revenue le hanter ; il n'y a pas cédé. Netflix, une fois de plus, est venue le sauver des dépendances plus nocives. Il ne comprend pas ce qui lui arrive. Ses pleurs lors du rappel du suicide de Jolianne l'ont soulagé pourtant. Son corps a relâché les tensions et il s'en est réjoui, comme si, enfin, il arrivait au moment de délivrance où les fils tordus de sa vie se démêlaient l'un après l'autre. Mais cela n'a pas duré. Le lendemain, après le travail, quand il a tenté de retourner à l'écriture, un violent mal de tête l'a contraint à y renoncer. Il a bu un double espresso, avalé deux aspirines et est sorti avec Tango pour une promenade. Quand il est revenu à la nuit tombante, une sorte de vide intérieur plus difficile à supporter que l'angoisse, la culpabilité et la peine s'est installée dans son cœur et ne l'a plus quitté. Et les mots pour le dire n'ont pas émergé.

Rassembler son équipement de camping, ses vêtements et la nourriture pour Tango n'a pas été long pour Claude. Il emporte juste le minimum, même pas son indispensable portable. Advenant que l'écriture daigne refaire surface, du papier et un

crayon suffiront. Contrairement à ce qu'il avait espéré, quitter la maison pour l'aventure tout au long de ses trois semaines de vacances ne lui procure aucune anticipation heureuse.

Ça fait plus de quatre heures qu'il roule, il a traversé Montréal sans trop de peine ; le Métropolitain, peu embouteillé, lui a fait la faveur de le laisser naviguer librement entre les cônes orange et les sorties achalandées. Avant d'arriver à Trois-Rivières, Tango commence à gémir à l'arrière de la Forester ; c'est le temps du premier arrêt. La sortie du lac Saint-Pierre lui fait signe avec sa promesse d'une aire pour campeurs.

Les nuages bas, lourds de pluie à venir, et les abords du lac désertés conviennent à Claude. Installer la tente et son équipement est une question de minutes pendant que Tango, libéré, se roule joyeusement dans l'herbe. Que faire dans un camping quand le cœur vide supporte à peine le clapotis des vagues et que la joliesse des fleurs donne envie de fuir ? Claude s'installe à la table de pique-nique devant le fleuve et, porté par un besoin plus fort que sa volonté, il sort son crayon et son cahier de son sac à dos. Et, sans penser, sans réfléchir, il laisse les mots jaillir librement comme une source trop longtemps retenue. Le crayon glisse sur le papier comme mu par lui-même l'emmenant sur les chemins dictés par son inconscient. Quand les mots s'arrêtent, il est une heure du matin, quelques gouttes de pluie ont fait des taches sur les pages noircies. Il n'a que le temps de courir à la tente et se laisser tomber sur son matelas pneumatique avec Tango à ses pieds. Il s'endort rapidement sans se rendre compte que des larmes sur ses joues font écho à la pluie qui maintenant, tout comme lui, ne se retient plus.

Se faire un café et nourrir Tango sont les premières choses auxquelles Claude pense à faire quand il se réveille à l'aube. Le soleil joue déjà sur le lac pendant que le vent chasse les derniers nuages qui tentent de s'accrocher au ciel. Tango n'a pas peur de l'herbe mouillée ; Claude non plus. Il se sent plus léger et, café à la main, il rejoint la table qu'il essuie avant de s'y installer. Il n'a pas oublié son cahier. Découvrir ce que son inconscient a déversé sur les pages fait battre son cœur. Il a peur mais il sait que faire face à son histoire est la seule chose à faire. Il ouvre le cahier et lit. Une heure plus tard, il lève ses yeux brouillés de larmes sur le fleuve dont l'horizon vaporeux comme un voile de mariée s'unit au ciel.

L'inconscient garde les secrets, ceux qui ne peuvent se vivre en toute conscience lorsque le cœur est incapable d'y faire face. Ébranlé par ce qu'il vient de découvrir dans son cahier, Claude reprend le crayon et commence à écrire : « Comment aurais-je pu imaginer que faire le deuil de ma peine me séparerait de toi Jolianne. Ma douleur restait le lien qui te gardait présente à mon cœur, le lien qui nous unissait encore. Sortir de ma douleur, m'a fait entrer dans le vide et je ne peux supporter cela. Tu as été la seule qui a pris soin de moi, qui a été près de moi, qui m'a aimé. Ma douleur était ce qui me restait de toi.

Claude souligne par trois traits gras cette phrase qui fait vibrer son cœur. Et tout à coup, un souvenir refait surface, une image plutôt, l'image de son père en colère face à sa mère. Lui, Claude, a cinq ans ; il est assis sous la table de la cuisine et ses parents

ne le voient pas. Jolianne est là cachée elle aussi derrière la porte entrouverte menant au salon ; elle non plus ne devine pas sa présence. Leur père traite leur mère de pute, en agitant une lettre sous son nez. Il vient de découvrir que Jolianne n'est pas sa fille, mais celle d'un certain Yves. Il ne frappe pas, mais sa colère se ressent dans toute la pièce et Claude a tellement peur qu'il ose à peine respirer. De loin il voit le visage de Jolianne devenir plus blanc que la neige. Comme à son habitude, sa mère ne dit rien tandis que son père quitte la pièce dans un silence glacial. Claude voit Jolianne disparaître tandis que lui n'ose plus bouger de peur de se faire apercevoir par sa mère. Plus tard tous ont agi comme si de rien n'était. Et la vie a repris comme si de rien n'était. Jolianne a gardé le secret. Lui a fermé la porte sur le secret. Il a tout oublié.

Le choc est immense, mais Claude ne pense qu'à une chose : retrouver ce Yves, père de sa sœur. « Je te dois cela, ma grande sœur, toi qui a été la seule à m'aimer, » dit-il tout bas.

## Quatrième partie — *Nathalie Binette*

Tout en se recueillant, réalisant que son deuil est finalement en processus, il entend tout au fond de lui la voix aimante de Jolianne : « Je suis là et j'entends ta souffrance ». Pour la première fois depuis son départ, un petit sentiment de réconfort veut naître et faire sa place dans le cœur affligé de Claude; quelle révélation quand même.

Il décide donc de faire de ses vacances un tremplin qui le guidera vers de nouveaux jours. Il reprend vie, se surprend à jouer avec Tango comme jamais auparavant, recommence même à sourire, jusqu'à rire aux éclats quand son fidèle compagnon le remercie à grands coups de langue sur le nez. En fait, c'est une renaissance qui lui redonne une certaine espérance. Il apprend à savourer chacun de ces instants tout simplement magiques. Les longues ballades sur la plage au coucher du soleil lui sont thérapeutiques, l'illuminent intérieurement. Au retour à la tente, tous les soirs, rigoureusement, il prend le temps d'écrire, même s'il n'oublie pas, il veut se rappeler. Il s'investit alors de la mission de sa vie : Retrouver ce Yves.

Les vacances s'achèvent sur une note d'infinie gratitude. Sa sœur est omniprésente dans ses pensées et ça le réconforte. Il réussit lentement à faire la paix avec ce raccourci qu'elle a prit pour se rendre au paradis. Ça prend une vie pour apprendre à vivre.

Après deux semaines d'escapade, Claude rentre au bercail avec Tango, il dégage, répare et rafraîchit la maison; il rénove même le bateau. Une énergie intarissable l'habite avant sa première rencontre avec Linda. Il s'étonne de ressentir la fébrilité du premier rendez-vous. À 63 ans, il se considère prêt désormais pour une compagne de vie, sans cohabiter mais avoir quelqu'un à qui parler, quelqu'un à écouter, quelqu'un avec qui partager.

C'est par un samedi frais de juillet que Linda entre dans la vie de Claude. La connexion est instantanée. Les paroles coulent toutes seules, une complicité se révèle quand leurs regards se fondent l'un dans l'autre. Qu'elle est belle... Linda vient tout juste de croiser la soixantaine et est nouvellement retraitée. Elle s'est consacrée pendant plus de 30 ans à prendre soin des gens en tant que psychologue. Ils se racontent les grandes lignes de leurs vies respectives. Claude lui parle de ses deuils, du chemin parcouru, de ses combats, ses échecs, ses victoires mais garde quand même en secret pour le moment sa quête de retrouver le père biologique de Jolianne. Linda lui raconte son enfance difficile, fille unique d'une mère alcoolique et d'un père coureur de jupons. Ce sont en partie ces pathologies qui l'ont portées vers la psychologie, le besoin de comprendre et par ricochet, pouvoir aider, accompagner des âmes souffrantes. Elle lui confie également son divorce difficile il y a 10 ans, de cette union sans enfants et de son cœur resté en panne depuis. Il y a alors de la pluie dans ses yeux; Claude lui prend la main d'une délicatesse enveloppante et lui dit tout doucement : « Je suis là et j'entends ta souffrance. »

Il a l'étrange impression qu'il y a un peu de Jolianne dans cette femme extraordinaire qu'il découvre.

De rencontres en rencontres leur relation s'approfondit, un respect indéniable s'installe, la confiance fait lentement son nid, bref, l'amour est en chantier. Depuis bientôt six mois, Claude et Linda filent le parfait bonheur, au fil du temps.

Par un vendredi soir un peu orageux, en revenant du travail, Claude passe voir sa vieille mère devenue veuve il y a une dizaine d'années. Elle vit seule encore dans la maison familiale; sa forme est exemplaire pour une dame de 84 ans. Toujours très active mais tout aussi réservée auprès de son fils. Néanmoins, pour lui le jour est venu et il se sent prêt de parler de ce certain Yves à sa mère, il veut savoir. Il prépare tant bien que mal le terrain, il se sait un peu maladroit mais quand vient le temps de la question fatidique, en prononçant ce simple prénom, le visage de sa mère se referme aussitôt, elle se lève d'un air sévère, le toise du regard et d'une voix polaire interdisant quelconque argument lui crie au visage : « Sors d'ici, tu n'es plus mon fils et je ne veux plus jamais te revoir. »

Claude est totalement déstabilisé, chaviré par un immense remous intérieur. Il quitte et n'a qu'une idée en tête, aller rejoindre sa Linda qui lui dira sûrement d'une voix calme et apaisante : « Je suis là et j'entends ta souffrance. », elle sait tellement comment faire avec son Claude. À son arrivée, il lui raconte sa tempête de vie et pour lui changer les idées elle l'invite à aller visiter son père pour la première fois à la résidence. Il accepte. Lorsqu'ils arrivent à la porte de sa chambre, juste avant de cogner, Claude voit le nom inscrit sur la plaque à droite de la porte : — Yves Sanschagrin — .

Sans savoir ce qui l'attend, oubliera-t-il ce soir ? Écrira-t-il ? Voudra-t-il se rappeler ? Existe-t-il encore une certaine espérance...?



## Cinquième et dernière partie – *Alain Routhier*

Voilà déjà plus de deux semaines qu'il a rencontré Yves Sanschagrin, le père de Linda. Depuis, il n'a vu Linda que brièvement, samedi soir dernier. Ce fut un souper tout croche. Claude est mal à l'aise, ce qui chez lui se traduit par une attitude cachottière, évitante.

À Linda qui lui demandait les raisons de son trouble évident, il mentit en prétextant que c'était là l'effet inévitable de plusieurs longues nuits sans sommeil, hantées par le propos de son livre en chantier.

Ce fut une courte soirée, sans aucune marque de tendresse. À 20 h, Claude prétextait un soudain vertige, accompagné d'un sérieux mal de tête pour justifier son départ précipité. Dès que la porte se referma sur lui, Linda sentit monter les larmes. Claude semblait retomber dans son vieux réflexe de fuite face à ce qui troublait l'ordre et la paix de son monde !

Il aurait tant voulu ne plus penser, ne plus se souvenir, ne plus ressentir ce besoin viscéral de tout comprendre. Il avait finalement fait ses deuil, et voilà que la vie lui assénait une autre épreuve, encore plus terrible que les précédentes. Il appréhendait de se retrouver à nouveau tourmenté jusqu'à l'obsession, entraîné une fois encore près du gouffre de la folie... Autrefois, il avait su résister à la tentation de sauter; mais là, il ne se sentait vraiment pas équipé pour ce nouveau combat.

Ce soir, il ne veut plus penser, il veut oublier... Par bonheur, Netflix vient tout juste de mettre en ligne la dernière saison de House of Cards.

Le lendemain matin, après une trop courte nuit agitée, entrecoupée de cauchemars sordides, il se réveille mal en point, encore plus obsédé. Il traîne au lit, lisant les éditions numériques du Devoir, de La Presse +, et du Droit, sur son cher iPad, vite devenu un prolongement essentiel de son être. Il est maintenant 10 h 37, Tango se tortille depuis de longues minutes, il veut sortir effectuer sa routine matinale... Claude tergiverse et sommeille encore.

Soudain, du fond de son Être, au seuil de sa conscience, à la limite du ressenti et de l'intuition, un éclair de lucidité, irrésistible, implacable surgit !

« Assez, ça va faire !! Après tout ce que j'ai vécu, appris et surmonté, je vois bien que ce n'est qu'une autre bataille du type ' ça passe ou ça casse ' ! Si j'ai pu me débarrasser de la cigarette il y a 30 ans, du pot il y a 20 ans et de l'alcool il y a 3 ans, je peux aussi me débarrasser de ce nouveau maudit questionnement obsessionnel. Je dois bien cela à la vie, à moi-même... et à Linda ! »

C'est ainsi qu'au cours des jours qui suivirent, logiquement, méthodiquement, il fit le point. Il n'y avait en fin de compte que trois possibilités.

Si Yves est le père de Jolianne, cela fait également de Linda sa demi-sœur.

Ou alors, ce Yves n'est pas le même. Donc pas de problème. Il peut continuer la recherche du père de Jolianne.

Finalement, le pire des scénarios : ne jamais vraiment savoir. L'inconnu et l'incertitude pour le reste des jours.

La première possibilité faisant de Linda sa demi-sœur est sans contredit la plus effroyable. Un voile de honte et de sordide culpabilité incestueuse recouvre sa bonne conscience et assombrit son cœur. Quelle horreur ! Il est éperdument amoureux de sa demi-sœur ! Leur harmonie sexuelle et psychologique l'horrifie, le dégoûte même. D'un autre côté, tous les deux dans la jeune soixantaine, ils n'avaient pas eu et n'auraient pas d'enfants. Et ils étaient faits l'un pour l'autre, complémentaires et heureux. La possible filiation avait-elle vraiment de l'importance, à l'automne de la vie, quand tendresse et complicité chatoient de leurs plus belles couleurs ?

Comment savoir, sans poser de questions qui mettraient la puce à l'oreille des interviewés ? Comment établir la preuve de la ' non-paternité ' ? Une preuve à faire par l'absurde, sans aucun indice significatif ...

Était-ce si important de savoir ? De s'entêter obstinément à chercher une réponse qui ne viendrait peut-être jamais ? Et cela prix de son nouveau bonheur ? Et si cette réponse venait, quel en serait le bénéfice ? Et si elle ne venait pas, serait-il un jour libéré de son obsession ?

Pendant la semaine qui suivit, il tourna et retourna ces pensées dans sa tête et son cœur, tentant de ressentir en son fort intérieur la meilleure façon de composer avec ce dilemme.

À l'aube ensoleillée, quelques jours plus tard, il se réveille étonnamment serein. Il se souvient clairement du dernier rêve de la nuit: Linda et lui, bien emmitouflés et collés l'un contre l'autre dans le petit cockpit du voilier, voguent sous les étoiles; la mer chuinte contre la coque d'Ungava, tel un doux roucoulement de plaisir, né de l'effet d'une tendre caresse intime.

Il s'étire paresseusement et de sa main, trouve Tango encore allongé près de lui; il enfouit sa main dans la chaleur de son poitrail. Après encore quelques minutes, il se lève, prépare son café et sort dans la cour arrière.

À Tango, il dit: « Sais-tu quoi, mon p'tit Papoutte ? Ce qui compte finalement, c'est l'amour et la présence à l'autre, ici et maintenant. Viens, Papa va te donner ton déjeuner ! »